

6 JUIN 1944 - 6 JUIN 1946

Il y a deux ans, les Alliés débarquaient sur les plages normandes

Un fusilier-marin français, grièvement blessé à Ouistreham, et résidant actuellement à Nice, nous raconte ce merveilleux fait d'armes

6 juin 1944 ! Ce fut une joie folle, qui faisait bondir les cœurs dans les poitrines, lorsque les Français, vers la fin de la matinée, apprirent par la radio de Londres, que les opérations de débarquement allié avaient commencé sur les côtes de Normandie. Le jour « J » était arrivé et les batailles décisives, celles qui devaient obliger le Boche à se déclarer battu au sein même de cette « forteresse... Europe », qu'il jugeait imprenable, allaient se livrer.

Dans leur foi patriotique, la très grande majorité de nos compatriotes ne doutaient pas du succès de l'entreprise. Ils n'ignoraient pas, pourtant, l'importance des obstacles qu'elle allait rencontrer. Mais, ils savaient aussi, la tâche colossale accomplie par l'Amérique et la Grande-Bretagne. Si la première n'était plus qu'une vaste usine d'armement, doublée d'un inépuisable réservoir d'hommes vigoureux, courageux et entreprenants, la seconde était devenue une place d'armes où toutes les conditions de la réussite étaient patiemment réunies. Cela la France le savait, en dépit de la propagande ennemie et quelquefois précisément à cause d'elle. Nos compatriotes avaient présentes à la mémoire les paroles prophétiques prononcées, le 18 juin 1940, par le général de Gaulle. « Les mêmes conditions de la guerre qui nous ont fait battre par 5.000 avions et 6.000 chars, disait alors le Premier Résistant de France, peuvent donner la victoire demain par 20.000 avions et 20.000 chars. »

Mais où donc les Alliés allaient-ils frapper ? La journée du 6 juin répondait à la question. C'était sur les côtes de Basse-Normandie, entre la presqu'île du Cotentin et l'embouchure de l'Orne, sur le point même, où, en 1346, les soldats d'Edouard III avaient pris pied sur notre territoire, que débutait la victorieuse invasion. Et, cette fois, nos Alliés débarquaient, non pas en conquérants, mais en libérateurs. Il y avait, d'ailleurs, avec eux, des soldats français, de rudes gars qui devaient être les premiers à prendre possession du sol normand libéré.

Engagé dans les F.F.L.

Nous avons eu la bonne fortune de rencontrer, à Nice même, l'un des survivants de cette bataille du 6 juin. C'est un ancien fusilier marin qui nous a raconté son odyssée, avec la touchante modestie des vrais braves, s'excusant presque d'avoir été l'un des magnifiques acteurs de ce grand drame.

M. Jean Biestro — tel est le nom de cet ancien combattant — a une physionomie ouverte, sympathique, un regard direct, brillant, dans un visage que les très graves blessures qu'il a reçues ont un peu creusé. Un de ses pieds inutilisable est entouré de pansements. Il ne peut plus marcher que sur des béquilles, aidé des soins attentifs et constants de sa jeune femme, une Anglaise qui ne parle qu'anglais, mais qui, à travers son mari, ne pense plus que Français.

— J'habitais, au début de 1943, la Martinique, nous dit M. Jean Biestro. C'est alors que je résolus de fuir l'île, alors contrôlée par Vichy, et de m'enrôler dans les forces gaullistes. Je me présentai ainsi dans une île anglaise où il y avait un représentant du général de Gaulle et je signai un engagement dans les Forces Françaises Libres.



CONTRE - TORPILLEUR " LE CHEVALIER PAUL " Marin sur le pont, Toulon

Marin sur le contre torpilleur "le chevalier Paul" coulé par les anglais !!! puis contre torpilleur "l'indomptable" il rejoint la Martinique, le Canada puis l'Ecosse pour rejoindre le commando Kieffer



CONTRE - TORPILLEUR " L'INDOMPTABLE " Marin sur le pont, Toulon



M. Jean Blestro, fusilier marin français blessé à Ouistreham, lors des opérations de débarquement.

Commando n° 4

« J'étais marin ; je fus donc versé dans la marine et j'arrivai ainsi en Angleterre. Mon plus grand désir était d'être affecté dans un commando. Mais la chose n'était pas facile, car on ne composait ces formations que d'éléments ayant satisfait à toutes sortes d'épreuves. Après trois mois d'entraînement intensif, j'eus la joie, à la fin de 1943, d'être désigné pour faire partie du Commando n° 4, commando anglais ayant à sa tête un officier supérieur britannique, mais qui comprenait beaucoup de Français..

« De décembre 1943 jusqu'au 5 juin 1944, nous ne cessâmes pas de nous entraîner. Entraînement très dur, très pénible, souvent fort périlleux. Nous nous livrions, en effet, à des simulations de débarquement, dans des conditions aussi difficiles que celles que nous devions trouver dans la réalité. Et à ces tentatives, on nous opposait des tirs à balles, si bien que nous éprouvions des pertes : des blessés et même des tués. En outre, il nous fallait faire des marches forcées avec, sur le dos, un équipement de 40 kilos composé en partie d'explosifs, nous lancer à l'assaut de falaises abruptes, etc., etc...

— Pendant cette période, des coups de main réels n'étaient-ils pas tentés sur les côtes françaises ?

— Si, plusieurs coups de main eurent lieu, qui étaient destinés à parfaire notre entraînement en même temps qu'ils nous permettaient de sonder les dispositions de l'ennemi.

« Trois semaines avant le débarquement, poursuit le quartier-maître Biesstro, nous fûmes consignés à l'intérieur du camp de Tichfield, près de Southampton. Nous savions alors où et quand nous débarquerions en France. Mais aussi, il nous était interdit de sortir du camp. Nous y travaillions sur des plans et des photos, repérant les moindres particularités du terrain.

Le 5 juin...

« Le 5 juin, à 16 heures, nous montâmes à bord des vedettes de débarquement et nous eûmes alors l'occasion de constater l'importance formidable des préparatifs. A perte de vue, des hommes, du matériel, des vaisseaux, que nous dénombrions par milliers.

« A 18 heures, nous appareillâmes, les deux bateaux contenant les troupes françaises prenant la tête du convoi. De tous côtés, des navires d'escorte. Sur nos têtes, le vol incessant des appareils anglais.

L'assaut des Français

« Après une nuit, où nous ne dormîmes guère, nous nous trouvâmes devant les côtes françaises. Il faisait grand jour, mais la mer était agitée. Tous les vaisseaux de la flotte tiraient

vers les Allemands qui ripostaient ferme. Enfin, à 7 h. 30., premiers à s'élancer à l'assaut de la plage de Riva Bella, les Français se jetèrent hors des vedettes, parmi de hautes vagues, avec de l'eau jusqu'à la poitrine. Les Allemands, de leurs fortins, avaient beaucoup pour nous prendre pour cibles. Aussi, beaucoup des nôtres s'écroulèrent-ils dans l'eau. Mais nous étions tellement « gonflés » que nous continuâmes notre marche, bien que les deux chars débarqués, et qui devaient appuyer notre action, fussent mis rapidement hors de combat. Nous les vîmes brûler sous nos yeux.

« Nous fûmes arrêtés quelques instants devant les barbelés, mais un passage fut ouvert par lequel nous nous engouffrâmes. Les Allemands étaient bien retranchés et nous continuions à avoir des pertes. Néanmoins, nous poursuivions notre marche, si bien que, tournant les blockhaus ennemis, nous pûmes atteindre le point fixé pour le

rassemblement des premiers éléments d'assaut. Ce point n'était autre qu'une villa, sise à Riva-Bella, et que nous appelions « le château ».

Prise de Ouistreham

— Quelle était à ce moment l'étendue de vos pertes ?

— Le commando anglais, composé de 600 hommes, se trouva réduit à 225 hommes après l'attaque de la plage. Les Français de ce commando, appartenant tous au 1^{er} B.F.M., étaient partis au nombre de 177, officiers compris. La moitié de l'effectif fut anéantie. Tous les officiers français furent tués ou blessés.

« Du « château », nous partîmes à l'attaque du village de Ouistreham, prenant tous les blockhaus et les nids de mitrailleuses qui faisaient obstacle à notre avance. L'attaque était menée, selon l'horaire prévu, à une minute près. C'est ainsi que nous avons les premiers attaqué le « château » à 9 h. 30. Il nous restait à nous emparer des ruines de Ouistreham, ce que nous fîmes.

Grièvement blessé

C'est au cours de ces combats, poursuit mon interlocuteur, que je tombai, grièvement blessé de trois éclats au poumon droit et d'un éclat au pied. On ne pouvait songer alors à me secourir et je dus m'estimer heureux que des infirmiers me fissent une piqûre et un pansement sommaire.

« Près de moi, un de mes camarades reçut également un éclat, mais le malheur voulut que cet éclat percutât les grenades qu'il portait à la ceinture. Horriblement déchiré par l'explosion de ces engins, il devait agoniser à mes côtés.

« Je pus me traîner, je ne sais comment, sur un espace de 500 mètres, jusqu'à une maison dont il ne restait plus que le toit, et je restai là quatre jours et quatre nuits sans qu'on pût apporter aucun soulagement à mes souffrances. Toutefois, une vieille femme, qui n'avait pas voulu abandonner son foyer démolé, me portait quelques douceurs. Enfin une ambulance britannique me ramena en Angleterre. »

Tel est l'émouvant récit que m'a fait le quartier-maître Blestro. Aujourd'hui encore, son pied n'est pas guéri et il paye de ses souffrances et de son invalidité la rançon de cet héroïque fait d'armes. Plein de courage et de confiance dans la vie, il ne demande pour tout qu'à travailler. Hélas ! le

travail, depuis trois mois, se refuse à lui.

Est-il admissible, vraiment que le combattant du 6 juin, que ce vaillant Français, qui fut parmi les premiers à faire flotter les trois couleurs sur la terre normande, en soit réduit à aller de porte en porte pour proposer son labeur et son énergie en échange d'un gagne-pain ?